

CORRESPONDANCE OUTRE ATLANTIQUE

LE 10 AVRIL 1995

Dans huit jours, tu arrives à Paris. Je serai à 8H00 précises, à Roissy-Charles de Gaulle, postée devant cette porte terrifiante qui déverse goutte-à-goutte les voyageurs provisoires. Je te guetterai, la peur au ventre, à travers la vitre.

Ne rate pas ton avion comme la dernière fois.

Je supporte de moins en moins cet océan entre nous.

Existe-t-il pour nous protéger de nos peurs ? Ou pour nous inciter à vivre l'essentiel ?

Tu dors quand je vis, je dors quand tu vis. Nous sommes complémentaires mais décalés dans l'hémisphère.

C'est rassurant de s'entendre dire "Je t'aime" par un homme qui habite de l'autre côté de l'Atlantique. Est-ce suffisant ?

Ta voix me protège, ton amour m'est nécessaire, ton existence même m'est essentielle. On ne partage que des mots, des bribes de mots, des pulsions de sentiments. Le temps nous manque.

J'ai peur que tu fasses bientôt partie de mes souvenirs. Que ton visage se déforme, que tes traits s'effacent.

Il me restera ta voix comme repère, mais une voix métallique qui répètera inlassablement les mêmes mots. On s'habitue vite aux mots d'amour. Pourquoi répète-t-on toujours les mêmes ? Peut-être par peur d'en oublier le sens.

Les nôtres sont plutôt numériques : touches de téléphone, touches de fax, cachets de la poste faisant foi. Tu me manques, mais je suis fatiguée de trouver des arrangements, des billets intéressants.

Une image m'obsède depuis mon dernier vol Montréal-Paris. Il était trois heures du matin, je regardais à travers le hublot, je pensais à toi. L'avion quittait l'obscurité de la nuit pour entrer dans la lumière du jour.

Image troublante, beauté dérangeante, réflexion intense sur l'univers.

Soudain, une forte secousse ébranla mes réflexions. Des éclairs striaient le ciel. Les Eléments se déchaînaient. Ils nous secouaient, nous réveillaient. La nature réagit, elle aussi, contre la barbarie pour crier de CESSER avec les Tortures Quotidiennes, les Purifications Ethniques, les Viols Collectifs, les Prises d'Otages Systématiques, les Dominations Politiques...

La rage me donne envie de violer les lois, de dénoncer l'injustice, l'indifférence etc... etc... Mais à quoi bon ! je serais enfermée dans une cellule avec pour seule compagne ma colère à digérer et seule distraction le décompte de mes années à récupérer. Mon silence me sert de contestation.

Je ne sais pas comment tu regardes ce "champs de bataille fin de siècle" de l'autre côté de l'Atlantique.

Est-ce que le décalage horaire accentue ou atténue cette folie collective ?

Hier, dans le métro, j'ai assisté à une scène tendre. Un jeune papa était debout avec son bébé emmitouflé dans son kangourou. Il lisait tranquillement.

Entre deux paragraphes, il embrassait son bébé. Tout le monde était tourné vers eux.

Une bouffée d'amour dans cette ville sous-sol, publicitairement décoré, qui engouffre chaque jour une population fatiguée, agressée, bafouée, écoeurée, travestie, violente...

Exposée aux terrorismes aveugles qui n'hésitent pas à déposer des bombes, pour nous défigurer, nous paralyser, nous massacrer, nous carboniser...

A envoyer des gaz pour nous asphyxier, nous museler, nous terroriser, nous exterminer.

Bienvenue dans l'ère de la décomposition collective...

Le métro est, aussi, un grand lieu d'expression artistique et humaine, mais il n'y a que les rats qui puissent y vivre. Les grilles et les barrières ne les arrêtent pas. La police souterraine ne fait pas encore de discrimination entre un rat blanc, un rat gris et un rat tacheté.

Méfions nous ! D'ici l'an 2002 tout peut arriver, même un ordinateur spécialisé dans la gent "ratine". Chaque rat porterait une plaque d'identité sur sa queue et serait recensé dans un "orgasme électronique".

Dans sept jours, tu seras là.

J'ai hâte de me blottir dans tes bras, de m'inventer notre avenir...

Je t'aime.

LE 17 AVRIL 1995

Ce matin quand je me suis réveillée, il faisait beau. Le soleil m'est si précieux que je ne veux pas en perdre un rayon.

Je suis partie tôt et j'ai commencé à marcher sans but précis, dans les rues de Paris.

Soudain devant moi, un homme a surgit d'une porte cochère. J'ai cru un instant que c'était toi. Vous aviez la même démarche, la même calvitie, tu aurais pu porter le même manteau.

Indiscutablement, il flânait. Je me suis imaginée que tu étais devant moi. J'ai suivi cet homme au gré de son inspiration.

Je ne sais pas s'il connaissait bien Paris ou s'il marchait au hasard.

Peu importe ! Je l'ai suivi.

Nous avons descendu l'avenue de l'Opéra. Après une petite incursion dans les Jardins du Palais Royal, nous avons pris la direction des quais de la Seine, vers le Musée d'Orsay.

Sur le pont des Arts, un haut de contre chantait. Le vent lui chatouillait les cheveux, le froid rougissait ses mains et son visage, mais il continuait. Un public l'écoutait.

Nous nous arrê tâmes, impressionnés par cette voix. Une petite coupelle était posée à ses pieds. Je me tenais derrière l'inconnu. J'ai eu envie de lui caresser le dos.

Il déposa une pièce. Je fis de même. Je souris au chanteur, ses yeux me remercièrent.

Un instant volé au gré des pavés. Un souvenir gravé file les années. "Sous le pont Mirabeau coule la seine..."

J'ai fermé les yeux, un instant. Je te sentais à côté de moi, tu me tenais par la main. Tu me chuchotais des mots tendres à l'oreille. J'aurais pu rester des heures à imaginer... mais mon guide s'impatientait.

Nous repartîmes en direction de St Germain des Près. Je souriais aux statues, je faisais des clins d'oeil aux autobus....

A Bastille, l'inconnu fatigué s'installa à une terrasse d'un café. Je m'assis derrière lui. Je ne voulais pas voir son visage, puisque c'était le tien que j'y avais mis à la place.

S'était-il aperçu qu'il était suivi ? ou s'était-il laissé prendre au jeu ? Impressions étranges, sensations intenses.

Un homme d'une cinquantaine d'années faisait la manche autour des tables. Mon voisin ne lui donna rien. Malgré les scrupules qui me rongeaient, je regardais simplement cet homme. Je ne pouvais pas lui dire que j'avais déjà donné à un autre.

Il n'insista pas et s'éloigna comme il était apparu, silencieusement.
Banaliser la misère ? Pardon, vous pouvez répéter...!

La nuit tombait. L'inconnu paya son verre et se leva sans se retourner.
J'aurais aimé l'aborder, mais c'est avec toi que je voulais rester.

Je me levais à mon tour.

A la station Châtelet, un groupe de rap mettait de l'ambiance sur le quai.
Un papy tapait dans ses mains, une fillette dansait. Les rappers offraient
leur talent à un public improvisé.

Il était 8H00 du soir et tout le quai "rappait". La rage dans la voix, la
violence dans le rythme, la virulence dans les mots.

Halte à la survie. La jeunesse reprend son dû. Espoir !

Dans 6 jours, tu seras là. Cette fois, c'est avec toi que je partagerai ces
moments rares et nécessaires.

Je m'endors.

Je t'aime.

LE 24 AVRIL 1995

Lundi 24 avril, un lundi semblable à un autre lundi. Mon téléphone est toujours à la même place. J'ai annulé mes rendez-vous pour ne pas te manquer. J'ai l'intuition que tu es en train de faire mon numéro mais, entre Montréal-Paris les chiffres s'étirent en longueur.

Prends ton temps, je ne suis pas pressée.

Je viens de terminer une BD de Bilal "La foire aux Immortels". Ma fenêtre est ouverte et je constate, avec plaisir, qu'un de mes voisins a les mêmes goûts musicaux que moi. Tout en écoutant le "String Quintet" de Schubert, une idée me traverse l'esprit.

Si j'inventais une nouvelle forme de cohabitation. Je m'installerais "agences immobilières" et je louerai des appartements en tenant compte des goûts musicaux de chaque locataire.

Il y aurait des Immeubles "Techno", "Rock n'roll", "Jazz", "Classique..." Ca éviterait les "gargarismes" entre voisins, les coups de balais au plafond, les trous de perceuse dans les murs, les descentes de flics en pleine nuit... Par goût, je préfère m'endormir avec "Bach" qu'avec "Nirvana".

Pour les amis et les amants de passage, une certaine adaptation serait nécessaire. Avec toi, pas d'inquiétude. Tu aimes autant le jazz que moi.

Te souviens-tu de ton cours passage impasse de la désillusion ? C'était l'été, tu jouais du piano les fenêtres ouvertes. Un saxophoniste était venu se joindre à toi et puis d'autres musiciens. Je ne savais pas que tu étais "bluesman". Comme ces instants me manquent.

Depuis deux jours, je suis incapable d'allumer la télévision ou d'acheter les journaux.

D'un côté, Pleins feux sur le "marathon présidentiel-récupération de voix". Nos politi-cons "s'amortissent", s'apitoient, "se patrimonient" se "congratulent", se "piquent leur programme, se contredisent, se "sondarisent", "s'épinglent de petites phrases", "mentent de bonne foi"...

Au milieu de cette farandole, je me dois de voter. Pour ou contre les pommes ? Pour ou contre la tête de veau ? Pour ou contre les roses ? Interrogation intense. Prise de conscience décisive. Détachement nécessaire.

De l'autre, Zapping de l'horreur.

Voitures piégées, gaz de combat utilisés, attentats, guerres froides, guerres sanglantes, gourous meurtriers. L'information a l'embarras du choix.

Est-ce cela notre futur télévisuel ?

Je refuse de devenir une perfusée de l'information en manque de dose d'horreur quotidienne.

Je suis une enfant de la télé, d'autres sont des enfants de la guerre.

Que sont devenus les enfants de la vie ?

Des habitants hallucinés, avides de crime et de violence, aux existences vides et précaires, perdus dans les décombres d'espairs brisés.

Il est minuit, le téléphone est toujours à la même place.

Dans cinq jours, tu seras là.

Je t'aime

1 Mai 1995

Ton silence me déprime.

Comme je ne veux plus rester à attendre devant mon téléphone, j'arpente les rues, la nuit.

Hier, je me promenais près des quais, une pluie fine tombait. Je marchais sur le Pont Neuf et m'arrêtai au milieu du pont. L'eau me fascinait. Je regardais couler la seine.

Mes pieds étaient solidement posés sur le sol, mes bras pliés chatouillaient la pierre du parapet, ma tête penchée était légèrement relâchée. J'aurais pu passer la nuit dans cette position.

Je n'étais pas une suicidée potentielle, mais une passante qui avait du temps à perdre. La solitude me sied à merveille comme tu peux le lire.

Un noctambule, ivre, en quête de fête, s'approcha de moi en criant :

- "Mademoiselle, ne sautez pas, je vous en prie, il fait trop froid pour aller vous chercher...."

Je souris sans changer de position. L'homme continuait.

- "Mademoiselle, Qu'est ce que vous regardez ?...."

Comment lui faire comprendre que je ne regardais rien ?

Mais l'homme ivre insistait :

- "Je veux regarder ce que vous regardez "

Je lui répondis que je ne regardais rien de précis.

L'homme s'impatiait :

- "Alors, pourquoi regarder la Seine, vous allez vous faire mal aux yeux, elle est cruelle, elle engloutie... j'en ai vu couler, se noyer, se faire pousser et puis elle n'aime pas qu'on la fixe, la Seine.

L'homme s'agitait, tombait, parlait fort. L'eau m'absorbait toujours.

L'homme ivre, fatigué de ne pas comprendre pourquoi je ne regardais rien, s'éloigna à la recherche d'un banc. Il le trouva rapidement et s'endormit.

Comment aurais-je pu répondre à sa question ? Je ne connaissais pas la réponse.

De temps en temps, Quelques voitures ralentissaient, certains conducteurs descendaient leurs vitres pour me proposer de l'aide, mais devant

l'absence de réponse, ils continuaient leur route.

D'autres se moquaient. De quoi ? De leur peur, de leur indifférence, de leur différence.

Des amoureux passaient à côté de moi sans me voir, trop imprégnés de l'amour qu'ils allaient faire ou qu'ils venaient de faire.

Certains promenaient leur chien, d'autres inspectaient leur chaussure, d'autres encore me regardaient, mais personne n'osa m'aborder...

Peut-être par pudeur...

Puis le pont se vida complètement. Je pouvais enfin en jouir totalement sans avoir à me justifier.

Quelques heures passèrent.

Soudain, une voiture s'arrêta. Un homme en descendit et se dirigea vers moi. Il se pencha sur le parapet sans prononcer un mot et regarda couler la seine.

Je sentais la chaleur de son corps contre le mien. A nouveau j'imaginai que c'était toi...

Le vent soufflait, la nuit se rafraîchissait. Était-il seul ? Quelqu'un l'attendait-il ? L'homme grelottait près de moi. Il ne portait pas de veste. Je lui tendis mon pull qui était posé sur mes épaules et le regardai enfin.

Il se redressa. Nous nous regardâmes longuement. Il ressemblait à l'homme que j'avais suivi. Tu t'en souviens ? Mais comment savoir si c'était lui ? Je ne connaissais pas son visage.

Sans un mot, il me prit la main et m'amena vers sa voiture. Je m'installais et décidais de me laisser porter au gré de son inspiration.

L'homme ivre se souleva de son banc, me fit un clin d'oeil. Je lui rendis son clin d'oeil d'un air complice.

Je viens de quitter l'homme du pont. Il est 7H00 du matin.

Mon répondeur est vide. Ton silence a-t-il quelque chose à me dire ?

Je ne sais pas si je reverrai cet homme.

A-t-il vraiment existé ? Qui sait !

Aurais-je pu l'aimer ? Certainement.

Pourrait-il faire partie de ma vie ? Probablement.

Tu devrais arriver ce matin...

EPILOGUE

Le sens perd de son sens.

Les mots perdent leur sens.

L'homme n'a plus de sens.

L'humanité se vide de son sens.

L'amour se recense.

Pantins désarticulés cherchent désespérément ficelles pour redonner un sens à l'être.

7 MAI 2002

Je n'ai rien de précis à te dire, mais j'ai envie de te faire partager le vide qui m'habite aujourd'hui.

J'ai l'impression que mon corps s'atrophie. Le seul organe encore en vie c'est ma voix. Je ne crie plus, je commente, je "dérisionne", j'observe, je m'informe.

J'ai envie de traverser les mers, d'aller voir les kangourous, d'être une mauvaise citoyenne et de ne pas aller voter.

Abstention, abstinence, absentéisme, défection, retrait, se dispenser, ne pas participer Mais... Le Cyclope conquérant continue d'envahir le territoire. Quand réagirons-nous ? quand il sera élu.

Ce matin, je me suis rendue à mon bureau de vote.

Les ordinateurs ont remplacé les "bénévoles de l'urne". Une voix métallique plutôt charmante salue à l'arrivée et demande d'introduire dans sa fente la carte de citoyenneté, la carte de vaccination, la carte de séjour prolongée, la carte de vie provisoire, la carte de vie avec sursis et pour finir la carte d'électeur...

Heureusement, je les avais toutes. Au bout de quelques secondes, la fente me recrachait mes cartes avec dégoût et la voix métallique d'un ton sec me signalait que j'étais suspendue de vote.

Je discutais, j'argumentais, mais très vite je me repris. La communication avec une machine est vite limitée.

Je viens d'apprendre avec stupeur, que Notre Président Millésimé 95, a retiré le droit de vote à tous ceux qui n'avaient pas voté pour lui il y a 7 ans. Motif : la peur de ne pas être réélu. Encore si c'était pour faire barrière au Cyclope... On pourrait négocier... Même pas...

Bienvenue dans la démocratie du troisième millénaire.

On a changé de siècle paraît-il ?

Comment y l'an 2000 quand tu étais enfant ?

Je me voyais passer mes week end sur la Lune, faire des pâtés de sable dans les cratères de Saturne ou me rouler dans les dunes de Mars.

...Les fusées ne décollent plus, faute de carburant.

Par contre, les avions ont triplé leur vitesse. Vous, les Australiens vous êtes devenus nos voisins de palier et les Américains partagent nos appartements.

Les armes, elles aussi, ont triplé leur vitesse de "touchés-coulés". Les Gaulois avaient peur de prendre le ciel sur la tête... - Lutèce - Paris, Paris - Lutèce... Qu'est-ce qui a vraiment changé ?

J'imaginai, des grandes métropoles inondées de lumière. Des immeubles en verre scintillants et les humains se reflétant dans l'immensité.

...La planète est dans le noir, l'électricité ne fournit plus assez d'énergie.

Bienvenue dans l'ère de la bougie et de la lampe à pétrole. Le romantique dîner aux chandelles a perdu sa crédibilité et nos ancêtres doivent s'émietter de rire.

Je me voyais au volant d'une voiture sphérique, survolant les embouteillages de la ville, m'arrêtant aux feux suspendus...

...L'air est trop vicié. Les chevaux ont repris les rênes. Les voitures sont interdites de séjour. Elles remplacent les chevaux de bois dans les manèges...

On nous avait prédit l'immortalité...Des virus non-identifiés attaquent. Des croix délimitent les secteurs contagieux....

Ces retours en arrière donnent le vertige à ma raison.

Sommes nous pris au piège dans la grande machine du temps. Sommes nous devenus des marionnettes du futur servant à tester notre adhérence au temps ? ...Ou le monde a tout simplement plus d'imagination...!

Il est minuit, je me réveille. Quel siècle sommes-nous ?

Quand tu arriveras à Paris. Je serai à Roissy-Jacques Chirac 3, postée devant cette porte terrifiante qui déverse goutte-à-goutte les voyageurs provisoires. Je te guetterai la peur au ventre, à travers la vitre. Ne rate pas ton avion comme la dernière fois.

Je n'ai toujours pas ton heure d'arrivée.

Je me rendors et te rejoins dans mon sommeil.

Je t'aime.